

Travailler sur l'islam dans la Bosnie en guerre

Xavier BOUGAREL

J'ai écrit ce texte à la demande de Valérie Amiraux, à qui je dois de m'avoir poussé dans un avion Istanbul-Paris, un jour où je n'avais même plus la force de le faire. Ce texte est étrange, y compris à mes propres yeux. Il ne demandait sans doute qu'à être écrit depuis de longues années. Ce n'est pas un texte scientifique, même s'il traite de l'activité scientifique. Il se situe quelque part entre la remémoration onirique, la confession et la déclaration de guerre. Ce mélange des genres explique sans doute son aspect parfois confus ou ésotérique, certains dérapages de vocabulaire et certaines maladresses de style que je tiens à conserver, malgré les malentendus qu'ils peuvent susciter et les blessures qu'ils pourraient rouvrir.

Le siège de Sarajevo, le château de Prague et les journées de Barcelone

Quand sont évoquées les difficultés d'une recherche sur un pays en guerre, c'est d'abord la prise de risque, la confrontation à la menace des armes qui viennent à l'esprit. Pourtant, dans mon cas, la vraie difficulté n'est pas là. D'une part, j'ai très vite compris que je n'avais pas ce goût de l'adrénaline qui fait les bons reporters de guerre. Pendant les trois ans et demi qu'a duré le conflit bosniaque (avril 1992-décembre 1995), j'ai donc évité avec soin de me retrouver dans des situations périlleuses, et adapté en conséquence mes façons de faire. D'autre part, vu sa proximité géographique, sa forte médiatisation et, plus encore, ses liens indéniables mais complexes avec la référence morale fondatrice qu'est devenu l'Holocauste, la guerre en Bosnie-Herzégovine a avant tout constitué, pour celles et ceux qui s'y sont confrontés de l'extérieur, une épreuve morale [1].

C'est surtout à cette confrontation morale, et donc abstraite avec la guerre que je souhaite m'intéresser ici. Pour ce faire, je tenterai d'abord d'expliquer comment les circonstances de mon travail sur la Bosnie en guerre, les aspects de cette réalité auxquels je me suis intéressé, ont suscité un certain nombre de chocs et de dilemmes moraux, de ruptures et d'impasses personnelles [2]. Je tâcherai aussi de montrer en quoi cette expérience particulière de la guerre a influencé mes propres travaux, mes rapports avec d'autres acteurs présents sur le terrain et, finalement, déterminé certains choix.

Préalablement, et en espérant ne pas sombrer dans l'introspection, il me paraît utile de préciser un certain nombre de points. Ma confrontation à la guerre en Bosnie-Herzégovine a été précédée par un engagement militant relativement long et intensif, et marqué par une double source d'inspiration : le mouvement anarchiste et anarcho-syndicaliste d'une part, la dissidence est-européenne d'autre part, les deux se rejoignant au travers de concepts tels que la « société contre l'Etat » (Pierre Clastres) et l'« anti-politique » (György Konrad), la « culture de soi-même » (Fernand Pelloutier) et la « vie dans la vérité » (Vaclav Havel). Il va sans dire que les tristes réalités de l'Europe post-communiste se chargèrent d'ébranler ce charmant édifice. Ainsi, quand les vertus libératrices que l'anarchisme attribue à la désintégration de l'Etat, au surgissement des milices et au fracas des armes se trouvèrent confrontées à l'éclatement sanglant de la Yougoslavie. Ainsi, également, quand Vaclav Havel, apôtre de la « force des faibles », se fit celui des missiles de l'OTAN, parachevant de la sorte la reconversion des anciens dissidents en politiciens raisonnables.

Par chance, l'hommage à la Catalogne de Georges Orwell, placé dans mes bagages lors de mon départ pour Belgrade en décembre 1990, m'avait *in extremis* préparé à la réalité sordide de la guerre [3]. Par chance aussi, bien des années plus tard, Tzvetan Todorov m'apprit, face à l'extrême, à redéployer mes inquiétudes dans des engagements discrets et personnels [4]. Il reste pourtant de cette période quelques questions sans réponses : comment un jeune étudiant anarchiste, à peine expulsé de son milieu politique pour des raisons ridicules, peut-il se retrouver consultant pour les ministères des Affaires étrangères et de la Défense ? Comment se résoudre à la nécessité d'une intervention militaire en Yougoslavie, sans perdre de vue une raison essentielle et trop souvent oubliée de son éclatement sanglant, à savoir la militarisation de sa société et le surdimensionnement de son appareil militaire ? Enfin, comment formuler cette troublante et sans doute indépassable ambivalence du politique, qui veut que l'Etat contienne la violence, au double sens du verbe « contenir » ?

Mais là n'est pas l'essentiel, pour ce qui nous intéresse ici. Ce qui explique mon expérience propre de la guerre en Bosnie-Herzégovine, et les positionnements intellectuels ou moraux qui en découlent, c'est sans doute moins mon bagage militant que les moments, les lieux, les angles d'attaque à partir desquels je l'ai appréhendée. Il s'en est peut-être fallu de peu, en effet, pour que je me retrouve aux côtés de ceux qui manifestaient pour la Bosnie, faisaient d'Alija Izetbegović l'emblème de la lutte antifasciste, partaient à Sarajevo apporter leur

soutien et ressourcer leur foi. A ceux que j'avais parfois côtoyés dix ans auparavant dans le mouvement de soutien au syndicat *Solidarnosc*, j'expliquais notre désaccord par la formule suivante : « Vous êtes allés vers la guerre, la guerre est venue vers moi ». Une chose en particulier m'a toujours mis mal à l'aise chez les militants revenant de Sarajevo : ils paraissaient chargés de sens, renforcés dans leur indignation et dans leurs certitudes. Quand, pour ma part, je suis rentré de Yougoslavie en juin 1992, je me suis aperçu que j'avais perdu là-bas toute capacité de révolte, et toute conviction un tant soit peu structurée. Pour diverses raisons - manque de courage, sentiment de culpabilité et autres -, je ne suis pas retourné à Sarajevo pendant la guerre. Mais les quelques incursions prudentes que j'ai faites dans la Bosnie en guerre se sont toujours soldées par un profond malaise, une irrépressible nausée, et un retour prématuré. Pour cette raison au moins, nous n'avions pas grand chose à nous dire.

La guerre comme rencontre fortuite et comme expérience située

C'est le hasard qui a placé la guerre sur ma route, et celle-ci m'est tombée dessus sans que j'y sois vraiment préparé. En 1990, devant effectuer mon service national dans le cadre de la coopération, j'ai finalement préféré partir à Belgrade plutôt qu'à Varsovie, car le poste qui m'y était proposé - lecteur de français à la Faculté de droit - me paraissait plus tranquille. Frais émoulu de Sciences Po, j'y avais découvert sans l'avoir choisi le monde étrange de l'islam. Sur les conseils de Rémy Leveau, un de mes professeurs, j'ai alors décidé d'utiliser mon séjour à Belgrade pour étudier les musulmans de Bosnie-Herzégovine. Au simple fait que la guerre soit venue vers moi, s'ajoutent donc d'autres circonstances qui ont façonné mon expérience propre des guerres yougoslaves.

Dans le Belgrade que j'ai découvert en décembre 1990, la guerre paraissait encore si irréaliste, alors qu'elle était si proche. Je l'ai vue prendre forme et monter en puissance, tout en m'y habituant un peu plus chaque jour. Quand, de retour dans le Paris oisif de l'été 1992, je m'étonnais de m'indigner si peu des camps ou des viols que tous découvraient avec horreur, il me fallait remonter dans ma mémoire pour comprendre : ces camps, ces viols, je les avais acceptés depuis quand ? Le jour où, descendant du bus place de la Révolution, je ne m'étais pas arrêté pour savoir qui figurait sur cette photo entourée de noir, et devant laquelle les Belgradois déposaient des cierges, des oranges ou des paquets de cigarettes ? Le jour où, lisant mon si cher quotidien « *Borba* » [5] au petit déjeuner, j'avais tourné avec ennui

cette page qui annonçait une fois encore des morts, là-bas, en Krajina ou en Slavonie orientale ? Le jour où, écoutant le concierge de la Faculté de droit me raconter ses exploits militaires, j'avais mis la cendre de ma cigarette dans une douille d'obus marquée « Vukovar, octobre 1991 » ?

Certes, j'ai fréquenté un temps les maigres rassemblements pacifistes de Belgrade, mais je me suis vite lassé de ces enfants de la bourgeoisie rouge qui rachetaient leur âme en invoquant l'Europe. Dans les années 1980, j'avais connu la clandestinité polonaise et les milieux pacifistes est-allemands, et je ne retrouvais pas dans la « dissidence » yougoslave le même souci moral, la même acceptation de certains sacrifices personnels. Militant d'extrême-gauche rôdé à l'action syndicale, je ne comprenais pas pourquoi, à de rares exceptions près, les pacifistes belgradois ignoraient superbement ces milliers de déserteurs qui quittaient le front en masse, et se rassemblaient devant leurs mairies de province en exigeant leur démobilisation [6]. A ma grande surprise, je me sentais finalement mieux avec ceux qui, feignant de croire que tout cela ne les concernait pas, se contentaient de préserver leur santé mentale, qui en cultivant sa passion pour la peinture ou l'archéologie, qui en partant randonner en montagne, qui en pique-niquant sur les bords du Danube, à deux pas de la base aérienne de Batajnica, avec sa ronde incessante de Migs et d'hélicoptères de combat [7].

Car, bien sûr, si j'ai pu si facilement m'habituer à la guerre, c'est qu'elle ne s'est jamais emparée de ma vie quotidienne. Assis sur les bords du Danube, nous savions que les bombes portées par les Migs ne nous étaient pas destinées, et le simple fait de prendre l'air n'a jamais signifié à Belgrade risquer sa vie en s'exposant au tir des snipers. Pour m'en rendre compte, il m'a là encore fallu du temps ou, plus précisément, d'autres lieux, d'autres situations. Quand je suis retourné pour la première fois en Croatie, je n'ai pas saisi le sens de ces mots apparus sur l'écran de télévision : « *Opća opasnost* », « Alerte générale », car j'ignorais ce qu'est un bombardement d'artillerie. Quand je suis arrivé pour la première fois à Tuzla, ville à travers laquelle j'avais choisi de découvrir la Bosnie en guerre, ma logeuse m'a gentiment attribué sa chambre la mieux orientée, celle par la fenêtre de laquelle aucun obus ne pouvait rentrer. Il m'a alors fallu un bon moment avant de me décider à ressortir dans la rue. Le fait de passer de l'autre côté du front m'a brutalement ouvert les yeux sur le fait que, en dépit de mes élucubrations savantes, mon expérience de la guerre était profondément, irrémédiablement serbe. Il m'a ensuite fallu beaucoup de temps pour l'admettre, et pour

comprendre en quoi cette expérience représentait, elle aussi, une source valable d'inspiration et de réflexion.

De décembre 1990 à avril 1992, du reste, mes divers séjours à Sarajevo m'ont appris que les Sarajéviens et les Belgradois n'avaient pas, à l'époque, une perception radicalement différente de la guerre. Certes, le mouvement anti-guerre était beaucoup plus fort à Sarajevo qu'à Belgrade, en même temps que la peur d'être emporté par la tourmente [8]. Mais, comme les Belgradois, les Sarajéviens continuaient à vaquer à leurs occupations, regardaient les images de Vukovar et de Dubrovnik comme une sorte de spectacle étrange et lointain, espéraient secrètement que tout ceci n'était qu'un mauvais rêve. Les uns et les autres n'ont cessé de pouvoir se comprendre qu'au printemps 1992, quand les premières barricades sont apparues dans les faubourgs de Sarajevo, quand les kalachnikovs se sont mises à crépiter, la nuit, sur les collines, quand les premiers obus sont tombés sur la ville.

J'étais à Sarajevo en mars 1992, pour assister au référendum sur l'indépendance puis, de nouveau, quelques jours plus tard, pour participer au mois de ramadan. Parmi les souvenirs que j'ai de ces semaines fatidiques, certains me reviennent souvent à l'esprit.

Au lendemain du référendum sur l'indépendance, la ville se réveilla dans un étrange silence, que déchirait parfois la sirène d'un véhicule de police ou une rafale de kalachnikov. Les voitures et les tramways n'envahissaient plus le boulevard Maréchal Tito sur lequel donnaient nos fenêtres [9], car les barricades érigées dans la nuit bloquaient toute circulation. Sortis en quête d'un hypothétique petit déjeuner, nous croisâmes sur la rue piétonne Vase Miškina, quasi-déserte, un homme qui avançait nu, les bras écartés et le regard perdu devant lui. Des policiers, kalachnikov sous le bras, le regardaient passer en riant. Revenus dans la famille où nous logions, la mère me demanda si je pensais qu'il y aurait la guerre, et s'il fallait partir. Je lui répondis que je ne savais pas.

De retour à Sarajevo quelques jours plus tard, je sympathisais avec certains « bérets verts » postés devant les mosquées de *baščaršija* et, après la prière, j'allais parfois avec eux boire un thé dans les cafés de ce vieux quartier commerçant. Un soir, je leur expliquais que le climat étrange qui enveloppait la ville m'épuisait et me glaçait le sang, et que j'avais décidé de rentrer à Belgrade. Ils insistèrent alors pour que je reste jusqu'au *bajram* [10], m'expliquèrent que tout était normal, et

qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur. En les écoutant, je regardais les kalachnikovs posées sur leurs genoux.

Au lendemain du référendum sur l'indépendance, nous avons été évacués vers Belgrade par un avion spécial de l'armée yougoslave, mis à disposition des diplomates venus observer le bon déroulement du vote. A quelques jours du *bajram*, j'ai pris un des derniers avions de la JAT à avoir quitté l'aéroport de Sarajevo. Le 5 avril 1992, j'ai vu sur mon écran de télévision la foule rassemblée devant le Parlement bosniaque, je l'ai vue brandir des portraits de Tito et applaudir naïvement les blindés de l'armée yougoslave, tenter de se protéger des tirs des snipers serbes postés sur les toits de l'*Holiday Inn*, puis partir les mains nues à l'assaut de l'hôtel. Ce jour-là, j'ai ressenti un tel mépris pour le peuple serbe que je n'ai pu m'empêcher de le cracher au visage de mes étudiants. Le lendemain, je me suis forcé à appeler les gens que je connaissais à Sarajevo, pour leur demander si je pouvais faire quelque chose. Ils m'ont remercié et dit de ne pas m'inquiéter, tout ceci ne durerait que quelques jours. J'ai raccroché en sachant que, de toute façon, je n'aurais rien pu faire.

Des années plus tard, le jour où les bombardements de l'OTAN ont commencé sur la Serbie, une amie belgradoise particulièrement chère m'envoya un e-mail maudissant le monde occidental, et moi avec. Je répondai que je comprenais sa fureur, que j'avais moi-même de sérieuses réserves sur ces bombardements, mais qu'elle ne devait pas oublier que la guerre n'avait pas commencé ce jour, mais huit ans auparavant. Après quelques vaines tentatives, nous avons cessé de communiquer.

Pour moi, tous ces souvenirs montrent une seule et même chose : la guerre est un événement si extraordinaire, une rupture si totale avec ce que nous connaissons, qu'elle est tout simplement incroyable. Nul ne peut, nul ne veut y croire avant qu'elle ne s'impose à lui. Dans ces circonstances, et quelles que soient par ailleurs les responsabilités ou les souffrances objectives des uns et des autres, chacun pourra se sentir agressé : le mauvais fusil est celui qui est braqué sur nous ; le premier obus, et le pire de tous, est celui qui tombe sur notre maison. En d'autres termes, pour ceux qui la subissent, la guerre est une expérience fondamentalement subjective, située dans le temps et dans l'espace [11].

Cette question des cadres spatiaux et temporels de référence, des perspectives choisies peut même conduire à des situations absurdes et déroutantes. Un jour que je discutais à Paris avec une amie serbe

originaires de Sarajevo, celle-ci m'expliqua soudain que, là-bas, les Serbes n'étaient pas les assiégeants, mais les assiégés. Bien qu'habitué aux propos fantasques et aux surenchères verbales des Serbes [12], je lui faisais remarquer qu'elle délirait complètement. Elle me cita alors le cas de ses parents qui, vivant dans le quartier périphérique d'Ilidža, devaient se méfier des tirs de mortier et de sniper venant à la fois de l'intérieur de la ville et du quartier de Butmir, situé au pied du mont Igman. Bien sûr, outre l'intensité variable des tirs, il existait une grande différence entre les habitants de Sarajevo et ceux d'Ilidža : ces derniers pouvaient aller et venir en bus ou en voiture, et les camions leur apportant nourriture ou bois de chauffage n'avaient pas à franchir les lignes bosniaques. Mais un coup d'œil sur les lignes de front de l'époque [13] permet aussi de comprendre que les Serbes d'Ilidža aient pu se sentir encerclés, sans pour cela qu'il soit nécessaire de recourir à la légendaire « paranoïa serbe ».

L'islam comme objet et l'islam comme boulet

Ma propre ubiquité mentale - je vivais en Serbie, et travaillais sur la Bosnie-Herzégovine - a eu des effets d'autant plus perturbants que s'y ajoutait un facteur aggravant : je m'intéressais à l'islam, et ce dans une perspective précise, à savoir l'analyse de l'islam politique telle qu'elle a été élaborée en France, au cours des années 1980, par Olivier Carré, Gilles Kepel et Olivier Roy [14]. Mon approche de l'islam bosniaque était donc très différente de celle qu'avaient pu en avoir auparavant les anthropologues William Lockwood, Cornelia Sorabji ou Tone Bringa [15].

D'emblée, mon objet et mon angle de recherche m'ont placé dans une situation particulière. La première fois que je suis allé à Sarajevo, j'ai acheté dans un kiosque un numéro spécial de revue intitulé : « *Est-ce que la Bosnie deviendra une république islamique ?* » [16]. Il s'agissait en fait d'un recueil de textes et d'interviews, à la fin duquel figurait la désormais célèbre « *Déclaration islamique* » d'Alija Izetbegović, devenu peu auparavant Président de la Présidence collégiale bosniaque. Malgré mon serbo-croate encore hésitant, j'ai vite reconnu ce que l'on m'avait appris à reconnaître : une resucée des grands thèmes de la littérature islamiste. Ma première réaction fut de croire à un faux fabriqué par les Serbes. Ayant vérifié que ce n'était pas le cas, j'ai compris que je venais de tomber sur une mine, au double sens du terme : un filon extraordinaire à exploiter, et un objet très délicat à manier. Mais j'étais mal outillé pour le faire. Les deux cours que j'avais suivis à Sciences Po sur l'islam politique et sur les rapports entre religion et politique constituaient un bien maigre acquis. Le mémoire

que j'avais rédigé à l'époque traitait de l'islam à Renault-Billancourt, un islam de travailleurs émigrés vieillissants, individualisé par son insertion dans un univers de travail répressif et un environnement social sécularisé [17]. Il n'est donc pas surprenant que mon objet m'ait explosé à la figure.

J'abordais cet objet par l'écrit et par le haut, d'une manière dont je n'allais jamais me déprendre vraiment et qui, au bout du compte, s'avèrerait dans le même temps très fructueuse et très glissante. Lors de mes séjours suivants à Sarajevo, j'ai focalisé mon attention sur Alija Izetbegović et son entourage, sur ce petit cercle d'islamistes projeté comme par miracle à la tête d'une communauté musulmane largement sécularisée, et sur la façon dont ce que je savais d'eux transparaissait dans leurs discours, ou influençait leurs choix [18]. J'accumulais les publications du Parti de l'action démocratique (SDA) et de la Communauté islamique, consultais à la bibliothèque Gazi Husrev-beg la presse religieuse des années 1930 et 1940, visitais l'équipe de « *Muslimanski Glas* », qu'animaient de proches compagnons de route d'Izetbegović [19], et négligeais tout le reste. A Belgrade, je rencontrais Darko Tanasković et Miroljub Jevtić, dont les commentaires sur les évolutions de l'islam yougoslave paraissaient dans la presse serbe. J'apprenais beaucoup du premier, et me rendais vite compte que le second était un fou dangereux [20]. Enfin, par l'intermédiaire d'un ami musulman vivant à Belgrade, je séjournais une semaine dans un village du Sandžak, ce qui m'a permis de ne pas rester totalement ignorant des réalités de l'islam rural.

Dans le prolongement de ce travail, mon séjour à Sarajevo en mars 1992 avait pour but de suivre le déroulement du ramadan, et en particulier d'enregistrer une série de prêches à partir de laquelle j'espérais établir une typologie interne de l'islam bosniaque [21].

Passant d'une mosquée à l'autre, j'ai entendu des prêches aux thèmes et aux accents bien différents, retrouvé au *tabački mesdžid* (salle de prière des taneurs) certains rédacteurs de « *Muslimanski Glas* », que je découvrais dans leur rôle originel d'imam, côtoyé de jeunes fidèles assistant au cercle de discussion de la mosquée Ferhadija, prié - prié ! - à la demande du gardien d'une autre mosquée, qui ne savait trop s'il devait laisser un non-musulman muni d'un magnétophone assister à la prière du soir. A tous, je dis merci, et je demande pardon.

Dans les mosquées aussi, l'ambiance était lourde et étrange. Jusqu'où pouvais-je aller, jusqu'où avais-je le droit d'aller dans ce monde qui m'acceptait, mais qui n'était pas le mien ? Cette adoption, n'allait-elle

pas se transformer un jour en lassitude ou en rancœur ? Et était-il bien normal que je glose avec quelques rédacteurs de « *Muslimanski Glas* » sur le caractère possible ou impossible, opportun ou inopportun, d'une transformation de la Bosnie en république islamique ? Je me suis souvent demandé, par la suite, pourquoi j'avais été ainsi accepté. Je crois que la bonhomie des Musulmans bosniaques, cette naïveté qu'ils se reprochent tant aujourd'hui, y est pour quelque chose. Je pense aussi que, à une époque où Sarajevo ne regorgeait pas d'étrangers, ils avaient plaisir à discuter avec un jeune Français parlant leur langue, et ayant une vague idée de leur religion. Et puis, il y avait la peur, cette peur qui nous réunissait : à un moment où nul ne savait de quoi le lendemain serait fait, et où les Musulmans attendaient tant de l'Europe, j'apparaissais sans doute, avec mon image d'employé de l'ambassade de France, comme un signe tangible que cet espoir n'était pas vain.

C'est dans ce contexte que, un soir, j'ai compris que je me trouvais là où je n'aurais pas dû être. Nous étions assis dans la mosquée Ferhadija, attendant l'imam qui, comme chaque soir, devait commenter un passage du Coran. En son absence, une discussion s'est engagée sur le plan Cutilheiro, un plan proposant le partage de la Bosnie-Herzégovine en cantons ethniques, et dont l'acceptation par Izetbegović conditionnait alors la reconnaissance internationale de la Bosnie-Herzégovine. Un jeune homme - le seul à l'époque de tout Sarajevo à arborer une tenue afghane - s'est levé, et a expliqué en substance que ce plan était bon, car il donnait aux Musulmans bosniaques un Etat plus grand que la Slovénie, mais que la question était dès lors la suivante : les Musulmans étaient-ils assez mûrs pour que, dans cet Etat, soit appliquée la charia ? Un autre homme, plus âgé, habillé à l'européenne, lui a alors rétorqué sur un ton ferme qu'il n'avait rien compris, que Alija avait raison de ne pas accepter le plan Cutilheiro, car il fallait d'abord obtenir la reconnaissance de la Bosnie-Herzégovine comme Etat unitaire, et ensuite seulement, car de toute manière les Musulmans n'étaient pas prêts, s'emparer du système éducatif pour préparer l'avènement d'une république islamique. Mes pensées ont commencé à se bousculer dans ma tête. Ce que je venais d'entendre, et que les Serbes m'affirmaient sur tous les tons depuis des mois, était-ce la réalité, où étais-je tombé dans un mauvais rêve serbe ? Et comment réagiraient-ils, ces fiers orateurs, s'ils apprenaient qu'il y avait là, dans le public, un Français muni d'un passeport de service ?

Le débat a sombré dans la confusion générale et, quand quelqu'un a dit qu'il ne fallait pas salir la réputation de l'islam comme l'avait fait

l'imam Khomeiny, une partie de l'auditoire a quitté les lieux pour marquer son indignation. J'en ai profité pour filer. Le lendemain, je suis revenu et, face aux sourires gênés des personnes me connaissant, j'ai feint de n'avoir rien compris à la discussion de la veille. Mais cet incident a largement contribué à ma décision de quitter Sarajevo prématurément, et à celle de ne pas y revenir pendant la guerre [22].

A mon retour en France en juin 1992, ma vision de la Bosnie-Herzégovine n'était donc pas tout à fait celle des militants qui découvraient les visages émaciés d'Omarska, et rejoignaient les comités Bosnie. J'avais du mal à ne voir dans Izetbegović qu'un doux grand-père un peu rêveur. Je ne supportais pas les parallèles tracés entre la Bosnie et ce que les intellectuels français savent généralement de la guerre d'Espagne, à savoir ce que les communistes ont bien voulu en dire. Je n'avais jamais croisé de ma vie Zlatko Dizdarević, Ibrahim Spahić ou le général Divjak [23], et m'interrogeais sur leurs silences et leurs tics de vocabulaire : où était passé mon mauvais rêve serbe, et n'était-ce vraiment qu'un rêve ? D'où sortait ce mot « agression », et où avait disparu celui de « guerre civile », qui remplissait encore les pages du quotidien « *Oslobodjenje* » [24] quelques semaines auparavant ? Un jour, croisant un universitaire parisien que j'avais connu à l'époque de *Solidarnosc*, celui-ci m'invita à rejoindre le mouvement de soutien à la Bosnie-Herzégovine, dont il était une des figures de proue. Je lui expliquais que, vu ce que je savais de spécifique sur les dirigeants bosniaques, le maximum que je pouvais faire était de me taire. C'est, en partie, ce que j'ai fait jusqu'à la parution du livre « *Bosnie, anatomie d'un conflit* » en 1996 [25].

Dans les trois mois qui séparent mon séjour à Sarajevo de mon retour à Paris, la guerre n'a pas rendu mon travail plus difficile, elle en a fait une tâche absurde et coupable. Pendant toute la durée de la guerre, je n'ai pas su quoi faire de ce que je savais, et du reste, que savais-je au juste ? Les rares articles que j'ai publiés m'ont valu les appels intéressés des barbouzes de France et de Navarre, et des équipes de la télévision serbe. Je suis allé voir Rémy Leveau, mon premier directeur de thèse, en lui demandant de changer de sujet, je l'ai accusé de m'avoir fourré dans cette impasse. Je m'imprégnais de « *Muslimanski Glas* », devenu entre temps « *Ljiljan* » (« Le lys »), reconnaissais le style des uns et des autres, traquais leurs sous-entendus, maudissais leurs détours. Je me réveillais la nuit en me demandant si j'avais bien lu ce que j'avais lu, entendu ce que j'avais entendu, compris ce que j'avais compris. Je pensais à cette femme qui, lorsque je m'étais présenté au *tabački mesdžid*, avait sèchement dit que les orientalistes étaient tous des ennemis de l'islam. Plus tard,

amadouée sans doute par mon assiduité, elle m'avait offert un *tespih* (chapelet). Je me demandais ce qu'elle était devenue, et ce qu'elle penserait de moi. Mon enfer à moi tenait tout entier dans ma tête.

A la pression des discours médiatiques et militants, au poids des souvenirs et des remords s'ajoutait un rapport complexe à mon milieu professionnel le plus proche. Mes deux directeurs de thèse successifs, Rémy Leveau et Gilles Kepel, n'ont jamais cessé de me faire confiance, et je dois à leur soutien amical mais exigeant le fait d'avoir achevé ma thèse. Mais, plus généralement, je me trouvais en porte-à-faux avec ceux travaillant sur l'islam politique, et devais prendre à contre-pied un certain nombre de discours et d'usages.

Le grand mérite de ceux qui ont étudié l'islam politique à partir des années 1970 est d'avoir rompu avec ce que l'orientalisme classique peut avoir de dominateur et de réducteur, pour montrer que les sociétés musulmanes étaient des sociétés en mouvement, traversées par une multiplicité de discours et d'acteurs. Face à la diabolisation des mouvements islamistes par les médias occidentaux, ils ont montré que ces mouvements étaient aussi des vecteurs de modernité, ont insisté sur leurs motivations sociales et leurs potentialités démocratiques, se sont efforcés de les « banaliser » en soulignant leurs liens avec les idéologies nationalistes, ou leurs fonctions tribunitiennes dévolues en d'autres lieux au parti communiste. Cette attitude a pu engendrer parfois une certaine complaisance, ou une routine intellectuelle consistant à attendre que le discours médiatique se réamorce pour se livrer une fois de plus à sa déconstruction. Mais là n'est pas l'important. J'adhère pour l'essentiel aux analyses de l'islamisme élaborées à partir des années 1970, et ma thèse de doctorat n'est rien de plus que leur application au cas bosniaque.

Le problème est que j'avais affaire à un objet atypique - une minorité islamiste parvenue au pouvoir en l'absence de toute mobilisation islamiste de masse -, et à un traitement médiatique de cet objet tout aussi atypique : le plus souvent, en effet, l'islamisme bosniaque n'était pas diabolisé, mais nié ou passé sous silence. Dans son ouvrage de référence sur la Bosnie, Noel Malcolm considère ainsi que la « *Déclaration islamique* » constitue « de simples articles de foi auxquels adhère tout musulman sincère » [26] et, dans leur majorité, les médias occidentaux n'ont cessé de dénier toute « menace islamiste » en Bosnie en insistant sur le caractère européen et tolérant de l'islam bosniaque. Pour justifier mon propre travail, je devais contrer cet orientalisme d'un genre nouveau, qui identifiait les Musulmans bosniaques à Izetbegović, et opposait en bloc l'islam

bosniaque à un autre islam implicite, non-tolérant car non-européen. Il me fallait donc prouver l'existence d'un courant islamiste en Bosnie-Herzégovine, souligner qu'il ne se réduisait ni à un proto-nationalisme, ni à un néo-communisme, aller au-delà de cette modernité qu'il partageait avec l'ensemble de la société bosniaque, pour montrer en quoi il ne se confondait pas avec elle. Trouvant de la modernité au cœur des mouvements islamistes, mes maîtres s'en sont servis pour les rendre plus intelligibles. Trouvant de l'islamisme au cœur de l'Europe moderne, j'aurais voulu m'en servir pour la rendre plus problématique. Mais je n'y suis pas parvenu.

Disgression sur les ministères et l'amitié franco-allemande

Paradoxalement, c'est aussi tout cela qui m'a précipité dans les bras des ministères des Affaires étrangères et de la Défense. Face aux questions insidieuses des services secrets, les interrogations stratégiques des diplomates et des militaires de haut vol constituaient un doux échappatoire. Les salles closes des ministères m'offraient un lieu où je pouvais structurer ma pensée, et croire qu'elle était prise au sérieux, sans m'exposer aux questions et aux reproches que je redoutais tant. En outre, cette collaboration avait été initiée par le directeur du centre dans lequel je venais de rentrer comme allocataire de recherche, et je découvrais peu à peu que la Défense et les Affaires étrangères procurent aux experts en questions internationales d'appréciables compléments de revenu. Mon allocation de recherche s'étant terminée en septembre 1996, et les allocations chômage ayant une durée de vie limitée, c'est même à l'armée française que je dois d'avoir pu finir ma thèse. Mais je ne crois pas que ce dernier aspect des choses ait été le plus important.

Mon travail pour les ministères m'a soulagé et m'a flatté, ce qui prouve au passage que le rejet obsessionnel du pouvoir n'est qu'une forme de fascination pour lui. Mais il a fait naître d'autres malaises et d'autres perplexités. Par bien des aspects, officier dans les ministères me paraissait aussi saugrenu que prier dans les mosquées. A ma grande surprise, je découvrais que les militaires pouvaient être plus humains que les diplomates : les premiers rentraient perturbés par une guerre à laquelle ils n'étaient pas préparés, les seconds dominant toujours la situation [27]. Certains officiers, il est vrai, voyaient dans l'armée serbe la seule « véritable armée » de la région, et confondaient les Serbes avec les pieds-noirs, Ratko Mladić avec le général Bigeart. Pour eux, mes longues tirades sur Izetbegović étaient du petit lait. Car le vrai problème était bien sûr de comprendre mon rôle dans tout cela : qu'avais-je à dire, comment serais-je entendu, par qui serais-je

utilisé ? Mon travail s'est le plus souvent réduit à des analyses générales, sans enjeu direct, loin des centres de décision - mon passé politique aurait de toute façon suffi à m'en tenir éloigné. Mais je ne pouvais éviter de me poser la question : que répondrais-je si, un jour, on me demandait ce qu'il fallait faire ? J'étais profondément hostile à une levée de l'embargo sur les armes, car je n'avais aucune confiance dans ceux qui les réclamaient et, là encore, les parallèles avec l'Espagne m'étaient insupportables. Je m'étais résigné à l'idée qu'une intervention extérieure était la meilleure solution, qu'il fallait casser la supériorité militaire des Serbes sans tomber dans le jeu de leurs adversaires. Mais j'espérais de toutes mes forces échapper au moment où il me faudrait le dire.

Quand, le 7 juillet 1995, l'offensive serbe contre Srebrenica a débuté, la torpeur estivale qui régnait à Paris ne s'en trouva pas immédiatement bouleversée. Les précédentes offensives contre Bihać et Goražde, au cours desquelles les autorités bosniaques avaient brandi des bilans de pertes civiles délibérément gonflés, avaient émoussé les consciences. Beaucoup s'attendaient à ce que Srebrenica tombe un jour ou l'autre, certains le souhaitaient vaguement, et cette fois, comme me le fit remarquer un de mes interlocuteurs au ministère de la Défense, même le gouvernement de Sarajevo ne s'agitait guère. Quelques jours après, toutefois, il m'était demandé sur un ton nettement moins serein d'assister à une réunion convoquée pour le lendemain. Celle-ci, à laquelle participaient quelques experts extérieurs, avait apparemment pour but d'analyser la nouvelle donne créée par la chute de l'enclave, et d'élaborer divers scénarios de riposte possibles. A un moment de la discussion, un tour de table fut lancé, et il fut demandé aux experts si nous étions favorables à des frappes aériennes contre les forces serbes. Je m'entendis alors dire « Oui », avant de me perdre dans les méandres de mon indécision. Le tour de table s'acheva, chacun y allant de ses scénarios prospectifs. C'est alors qu'un représentant du quai d'Orsay bondit de son siège, et s'exclama en termes fort peu diplomatiques que l'avenir de la Bosnie ne l'intéressait guère, l'important pour la France étant de prendre une initiative qui, cette fois, ne bénéficie pas seulement à nos amis allemands. Les choses sérieuses pouvaient commencer [28].

Conversations avec les vivants et avec les morts

Malgré une santé mentale plutôt chancelante à l'époque, ma thèse et mon travail de consultant m'ont contraint à repartir en Bosnie-Herzégovine. Après une vaine tentative en septembre 1992, qui s'est terminée en gare de Venise, et plusieurs escapades dans d'autres

parties de l'espace yougoslave, je suis revenu en Bosnie pour le ramadan de février-mars 1994, et j'ai renouvelé ce pèlerinage annuel jusqu'en 1998.

Pendant la guerre, mon unique destination a été Tuzla, pour des raisons que je résume ainsi dans ma thèse : « Sarajevo, toujours encerclée, n'était guère accessible que par un pont aérien pouvant être interrompu à chaque instant ; la circulation dans la ville restait dangereuse, et ses habitants affairés à trouver l'aide humanitaire, l'eau et le bois de chauffage dont ils avaient besoin. Zenica était beaucoup plus accessible et protégée, mais la forte présence de moudjahidin étrangers y rendait difficiles des recherches approfondies sur l'islam. Mon choix se porta alors sur Tuzla, ville assez grande pour offrir un certain anonymat, relativement épargnée par les bombardements, et offrant un climat politique particulièrement ouvert, du fait que sa mairie était gérée par les partis d'opposition » [29]. Pour aller à Tuzla, je prenais le bus à Split, sur la côte croate. Les principaux axes étant coupés par les lignes de front, les bus empruntaient souvent d'anciennes routes forestières, ou celles ouvertes par les bulldozers de la Forpronu. Le voyage était interminable.

Sur le terrain, mes anciens repères étaient brouillés. Je n'imaginai même pas rentrer dans une mosquée, et les entretiens que je tentais de faire sur l'islam se soldaient le plus souvent par un échec. Le déchaînement des propagandes serbes et croates, la forte médiatisation du conflit et l'attente d'une intervention extérieure, les efforts du Parti de l'action démocratique (SDA) pour transformer l'armée et l'école en outils de réislamisation, les sourdes tensions qui travaillaient la communauté musulmane, l'humiliation quotidienne que constituaient les chantages exercés par le biais de l'aide humanitaire, tout cela contribuait à faire de l'islam le sujet tabou par excellence. Sa simple évocation déclenchait de vives réactions de méfiance et d'agressivité, un flot de récits circonstanciés sur les exactions des forces serbes. Pourquoi m'intéressais-je à ce sujet ? Est-ce que, moi aussi, je considérais tous les Musulmans comme des mudjahiddin ? Ne comprenais-je pas que le vrai, le seul problème était le génocide perpétré contre eux ? Mes interlocuteurs m'écrasaient ma culpabilité en pleine figure, et je devais laisser défiler des flots de boue et de sang avant de revenir à ma question [30].

Très vite, je n'ai donc réalisé mes entretiens qu'à reculons. Je rendais visite à quelques dignitaires pour leur indiquer que je ne me cachais pas, posais quelques questions convenues, écoutais leur affligeante

langue de bois, les remerciais et m'en allais. Du reste, les quelques entretiens honnêtes que j'ai eus ne me mettaient pas moins dans l'embarras que les autres. Un jour, un imam m'a expliqué que, convoqué dans une caserne pour assister au départ de jeunes recrues pour le front, et prier Allah qu'il les accueille en *shahids* (martyrs de la foi), il avait refusé et dit qu'il Lui demanderait de les renvoyer vivants chez eux. Un autre imam m'a fait signe de sortir du café dans lequel nous nous trouvions, et m'a emmené dans la rue pour m'expliquer à l'abri des oreilles indiscrètes comment le SDA avait pris le contrôle de la Communauté islamique. Un des dirigeants du Conseil civique serbe, à qui je demandais pourquoi il n'avait pas protesté en 1993 contre les assassinats de Serbes à Sarajevo, m'a dit qu'il n'avait pas eu envie de se retrouver avec un revolver sur la tempe. Quel usage pouvais-je faire de ces histoires, et qui me croirait si je ne citais pas mes sources ?

Ma façon de faire a alors évolué dans plusieurs directions. En premier lieu, j'ai construit des relations de confiance et d'amitié avec un très petit nombre de personnes. Nous passions de longues heures à discuter de la situation politique, à regarder le clip « *Hare Krishna, Hare mašallah !* » ridiculisant la politique d'islamisation du SDA, à jouer au ping-pong sous le regard approbateur du maréchal Tito. Dans une situation de guerre, écrit Simone Weil rentrant d'Espagne, on ne peut penser à l'avenir, car le faire c'est envisager sa propre mort. S'engager dans une relation d'amitié, c'est dès lors réaffirmer haut et fort les temporalités d'avant-guerre, et ressusciter une parcelle de normalité [31]. Dans une Bosnie où tous les dés étaient pipés, où tous les discours sonnaient faux, la rencontre de quelques personnes sobres et dignes constituait un rare moment de réconfort. Un jour, parlant de cela à un ami polonais, je lui expliquais que là-bas, tout était noir, et que seuls quelques individus restaient blancs. Il me répondit qu'ils n'étaient pas blancs, mais gris, et que le gris paraît clair sur fond noir. Après la guerre, je me suis en effet rendu compte que mes quelques amis bosniaques étaient, à l'aune des morales officielles comme de leurs propres exigences, des êtres profondément ambigus. Sera-t-on surpris si je dis que cela me convenait tout à fait ?

J'ai aussi repris mon inlassable travail de papivore. Une de mes principales activités à Tuzla consistait à dénicher les collections de la presse locale, des revues religieuses, des bulletins militaires dont l'éclatement du pays et la coupure avec la capitale avaient paradoxalement provoqué l'essor. Je retrouvais là, dans les éditoriaux, les polémiques, les lettres de lecteur, la communauté musulmane se parlant à elle-même. Dans « *Zmaj od Bosne* » et « *Hikmet* » [32] se

déployait sans complexes le projet idéologique du SDA, contre une mairie honnie et loin des caméras de télévision. Dans « *Tuzla-list* », un journal de petites annonces devenu le fer de lance de la résistance au SDA, et animé par un mélange d'intellectuels gouailleurs, de combattants désabusés et de grands-pères écoeurés par la foi ostentatoire des nouveaux convertis, explosaient joyeusement toutes les contradictions de la société bosniaque.

A Paris comme à Tuzla, mon approche de la Bosnie est beaucoup passée par une étude minutieuse de l'écrit. J'ai lu et relu les discours d'Izetbegović, ceux tenus à la tribune de l'ONU comme ceux adressés aux combattants de la septième brigade musulmane, décortiqué « *Ljiljan* » et les brochures que publiaient l'armée ou le Congrès des intellectuels musulmans, tenté de dégager les articulations, les déplacements, les usages d'une construction discursive. Dans la presse bosniaque, les noms de personnes sont toujours écrits en caractères gras, comme si le reste avait en fait peu d'importance. J'ai donc aussi entrepris de reconstituer qui était qui, et par rapport à qui : comme je le dis depuis, pour comprendre la Bosnie, il faut d'abord apprendre par cœur l'annuaire téléphonique. Dans les années qui ont suivi la guerre, la presse indépendante bosniaque a pris un nouvel essor, le climat s'est assaini et, peu à peu, les rouages idéologiques, clientélistes et népotistes de l'Etat-SDA sont apparus au grand jour. Je me suis alors rendu compte que je ne m'étais guère trompé mais que, si j'avais attendu quelques années, je me serais nettement moins fatigué.

Enfin, j'ai tenté de me fondre dans le paysage, et d'apprendre à le lire. Mes plus longs entretiens, je les ai faits dans les bus qui me transportaient à travers la Bosnie, quand j'écoutais sans mot dire ces combattants fatigués se raconter leur vie au front, leurs soucis de chef de famille, leurs souvenirs d'avant-guerre. Mes réflexions sur le bon voisinage, je les ai amorcées en regardant ces défilés interminables de maisons éventrées dont j'essayais de décrypter les blessures, ou en apercevant, dans le salon improvisé d'une famille de réfugiés, là où les autres accrochent Tito ou une vue de La Mecque, une maison dessinée par un enfant. N'osant rentrer dans les mosquées, je restais dans les jardins qui les entourent, et je m'intéressais aux tombes fleurissant autour d'elles. Je lisais les avis de décès publiés dans les journaux ou scotchés sur les arbres, je parcourais les cimetières, regardais le nom et le visage de ces jeunes *shahids*, étudiais la forme et les inscriptions de leurs pierres tombales. Si je n'étais pas si casanier et si pressé, je serais devenu anthropologue.

Comprendre la guerre et voir les crimes

La guerre m'a contraint à changer non seulement de méthode, mais aussi d'objet. A partir d'avril 1992, l'islam est redevenu une préoccupation secondaire pour moi, dont je n'ai cessé de vouloir me défaire. Cette guerre que je ne comprenais pas me disait que, quelque part, j'étais passé à côté de l'essentiel. A mon retour en France, en fidèle disciple de Jérôme Jaffré, j'ai commencé à triturer dans tous les sens les statistiques démographiques et électorales que j'avais ramenées de Belgrade. Quand la revue *Hérodote* m'a proposé de participer à un numéro consacré aux questions serbe et allemande, j'ai trouvé l'idée amusante. Le besoin de me rassurer par des chiffres s'est alors mué en une avalanche de tableaux et de cartes, que je coloriais ardemment. Je cherchais pour relier tout ça des explications plus rocambolesques les unes que les autres et, quand par malheur je n'en trouvais pas, je les inventais. En ouverture de ce papier, « *Bosnie-Herzégovine : anatomie d'une poudrière* » [33], je m'interrogeais : « Peut-on, doit-on chercher à comprendre les origines d'une guerre dont les motivations affichées et la conduite frappent par leur absurdité ? ». En guise de conclusion, j'écrivais : « Enfin, on ne peut manquer, pour illustrer une fois encore la perversité et l'absurdité de cette guerre, de rappeler que les défenseurs de Sarajevo (Défense territoriale et milices musulmanes) ont dû, au mois de septembre, avant de lancer leur tentative de désenclavement de la capitale, affronter les milices du Conseil de défense croate, milices qui tenaient le quartier stratégique de Stup et organisaient des barrages communs aux entrées de la ville... avec les milices serbes ». J'aurais en fait dû commencer par là.

Par la suite, mon inscription en thèse à Sciences Po, dans le cadre du programme « *Analyses du monde arabo-musulman* » (AMAM), et mon rattachement comme allocataire de recherche au Centre d'études et de recherches internationales m'ont permis d'échapper aux techniques et aux astuces dont, quelques années auparavant, dans la même maison, on gavait les étudiants préparant le diplôme. Mais le programme AMAM ou le groupe de travail « *Guerres contemporaines* » du CERI m'ont aussi tiré de plus en plus loin du « Sarajevo-capitale-de-l'Europe » que les dirigeants bosniaques et leurs amis s'efforçaient de vendre au monde. Je réfléchissais sur les mobilisations communautaires à travers les exemples de la Turquie, du Liban, du sous-continent indien. Je découvrais les phénomènes miliciens et les économies de guerre en même temps que l'Afghanistan, la Somalie, le Sierra Léone et l'Angola. Je me demandais si les citoyens bosniaques accepteraient un jour la comparaison, eux qui sont si fiers d'être Européens et d'avoir la peau blanche [34].

Il reste pourtant une dimension de la guerre que j'ai toujours eu beaucoup de mal à aborder : c'est, bien sûr, celle des crimes. Cette difficulté est en partie liée à ma position particulière. La question des crimes me renvoyait immanquablement à mon expérience serbe de la guerre, au caractère absurde et coupable de mon travail sur l'islam. Pour avancer, je devais l'évacuer. Pendant toute la guerre et au-delà, je n'ai donc lu qu'avec réticence les rapports Mazowiecki ou le rapport Bassiouni [35], je tournais rapidement les pages des journaux décrivant les camps de Prijedor et les fosses de Bratunac, je zappais les récits des survivants. Outre ces causes spécifiques et bien réelles de mon appréhension, je crois aussi que, tout simplement, il est difficile de regarder la mort en face. Celle-ci réveille en nous une morbidité endormie, un mélange de dégoût et de fascination, un sentiment insupportable.

Un jour, je reçus d'une amie belgradoise un livre intitulé « *L'éradication des Serbes en Bosnie-Herzégovine, 1992-1993* » [36]. Les listes de victimes de différents massacres étaient agrémentées de photos de cadavres gonflés, putréfiés, méconnaissables. Je sortais de l'appartement, descendais l'escalier et jetais ce livre à la poubelle. Quelques années plus tard, je l'ai reconsulté à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre. J'avais emmené avec moi une feuille de carton dont j'étais sûr qu'elle ne laissait pas passer la lumière. En même temps que les crimes, c'est cette pornographie de la guerre qui m'a toujours étonné dans les guerres yougoslaves, cet étalage d'images destiné à tétaniser la pensée pour mieux imposer le commentaire. Cette pornographie, je l'ai d'abord découverte à la télévision serbe, au moment de la guerre en Croatie. Je l'ai retrouvée plus tard dans les cassettes vidéo diffusées par les islamistes, en Bosnie et à Belleville, et dans le film de Bernard-Henri Lévy, « *Bosna !* ».

Quand mon cerveau se remettait en marche, ce n'était plus les crimes qui m'étaient insupportables, mais la lecture qui en était faite. Je n'ai jamais pu accepter que les guerres yougoslaves soient réduites aux seules catégories de victimes et de bourreaux, surtout quand elles coïncident comme par miracle avec les appartenances communautaires. J'ai toujours été surpris de la manière dont ceux qui pourfendaient les crimes des uns s'en servaient aussi, au-delà des banalités d'usage, pour dissimuler ceux des autres. Qui a oublié que, en août 1995, dans les pages des grands quotidiens français, des intellectuels et des experts de renom célébraient la reconquête croate de la Krajina comme une libération [37] ? Diront-ils à leur tour qu'ils ne pouvaient pas savoir, eux qui nous ont toujours sommés de le

faire ? Mais le comble reste que, parfois, ceux-là même qui se réclamaient du camp des victimes ont contribué à les réduire au silence. Peu de personnes en Bosnie-Herzégovine ont été plus questionnées, sans doute, que les femmes de Srebrenica. Pourtant, en février 1996, quand celles-ci ont manifesté devant le siège du canton de Tuzla et l'ont attaqué à passant ainsi du statut de victime à celui d'acteur, et coup de pierres, donnant naissance au premier mouvement social de l'après-guerre, personne ne les a entendues [38]. Quand, le 11 juillet 1996, pendant la première cérémonie commémorative du massacre de Srebrenica, ces mêmes femmes ont lancé des tomates sur la tribune où siégeaient, aux côtés des officiels bosniaques, le gratin de la repentance occidentale, personne n'a rien remarqué.

Voisins et combattants

Par bien des aspects, j'ai construit ma propre approche de la violence en opposition radicale avec celle des défenseurs patentés de la Bosnie-Herzégovine. Des témoignages que j'ai entendus, car dans un pays aussi meurtri que la Bosnie, ils finissent par vous rattraper même quand vous les fuyez, j'ai retenu le contraire de ce qu'ils retenaient. J'écoutais ces histoires de voisinage, de fusils que l'on achète tout en continuant à s'offrir le café, de méfiance qui monte et de peur qui suinte, de maisons dévastées et de familles humiliées. Je me disais que, sur deux voisins m'affirmant que l'autre avait commencé le premier, l'un mentait. Mais j'entrevois peu à peu que cette histoire n'était qu'une légende, une façon de dire, et que sa signification était aussi forte pour l'un et pour l'autre.

Lorsque j'habitais à Belgrade, un jeune combattant serbe originaire de Pakrac (Slavonie occidentale) m'a raconté la chose suivante : dans cette région rurale, Serbes et Croates s'étaient battus de longs mois en respectant les familles et les maisons de leurs adversaires, quand par malheur elles se trouvaient du mauvais côté du front. Mais un jour étaient arrivées les milices d'Arkan, qui avaient massacré les civils croates restés en zone serbe, pillé leurs maisons, puis étaient repartis dans leurs camions lourdement chargés. Peu de temps après, l'armée yougoslave avait annoncé qu'elle ne pouvait plus tenir ses positions, et qu'elle se retirait. Les villageois serbes comprirent alors qu'ils devaient non seulement suivre l'armée dans sa retraite mais, après la violation du pacte implicite qui les liait à leurs anciens voisins, emmener avec eux leurs familles et leurs biens. A leur arrivée en Serbie, il leur fut proposé de s'installer dans des maisons croates autour de Vukovar, ce

que ce combattant refusa. « Je me suis battu pour ma maison, disait-il, et pour moi la guerre est finie ».

Ce que j'ai retenu de cette histoire, et de tout mon travail sur les guerres yougoslaves, c'est que le nettoyage ethnique produit des bourreaux en même temps que des victimes, et qu'il a autant besoin des uns que des autres. Ce que j'ai constaté également, c'est que pour distinguer les victimes des bourreaux, il vaut mieux s'interroger sur leur statut professionnel que sur leur identité ethnique : en règle générale, les bourreaux sont des militaires, des policiers ou des mafieux, ceux qui les commandent sont des officiers et des politiciens, ceux qui les encensent sont des journalistes, des intellectuels et des prêtres. Ceux que ce constat dérange n'ont qu'à s'en prendre à leur naïveté, réelle ou feinte.

J'adorais ces autres témoignages, ces autres légendes, qui faisaient revivre un geste d'entraide, un moment de compassion. Ceux qui les racontaient leur devaient parfois la vie. Un jour, le bus qui me conduisait à Tuzla traversa le village de Vozuce, récemment repris par l'armée bosniaque. Alors que nous approchions de l'arrêt de bus, un combattant assis derrière moi expliqua à son voisin qu'il était originaire de ce village, et avait dû fuir au début de la guerre. Quand il était revenu les armes à la main, il était retourné chez lui, avait ouvert la porte d'entrée verrouillée trois ans auparavant, et avait retrouvé intact l'intérieur de sa maison. Une autre fois, à Paris, un Serbe de Tuzla ayant combattu dans les rangs de l'armée bosniaque m'expliqua qu'un jour, il avait été capturé au cours de combats sur les monts Majevisa. Il fut envoyé dans un camp près de Bijeljina et, en tant que traître à son propre peuple, son sort semblait joué d'avance. Ce sont des villageois qu'il connaissait d'avant la guerre, et à qui il avait rendu service, qui vinrent plaider sa cause et le sauver d'une mort certaine. Ces histoires sont peut-être l'exception et non la règle, mais il me semble important qu'elles aussi soient racontées, et qu'elles ne s'effacent pas de nos mémoires [39].

Enfin, ma curiosité a toujours été attisée par les combattants, ce groupe social produit par la guerre, mais ignoré par la plupart des observateurs extérieurs, car difficile à situer dans une opposition tranchée entre victimes et bourreaux. Je m'intéressais en particulier aux similitudes pouvant exister entre combattants des deux bords, cherchais à savoir en quoi l'expérience du front les rapprochait plutôt qu'elles ne les séparait.

Un jour, à Belgrade, j'ai rencontré une fille de Banja Luka, qui m'a raconté cette histoire. Son frère était sur le front, une ligne de front calme et inactive. Un matin, il s'est levé, a pris son petit-déjeuner, s'est rasé, a écouté la radio. Puis ils sont partis à quelques uns ratisser une forêt voisine, et ont attrapé un sniper musulman. Ils l'ont ramené au camp, et ont commencé à le torturer. Alors le sniper s'est tourné vers son frère et a dit : « Les autres ont le droit de me torturer, mais pas toi ». Son frère a demandé : « Pourquoi pas moi ? ». Il lui a répondu : « Parce que ce matin, je t'ai tenu dans mon viseur longtemps, je t'ai vu prendre ton petit-déjeuner, te raser, écouter la radio, et je n'ai pas tiré ». Son frère a pris le sniper, l'a emmené avec lui à Belgrade et l'a laissé partir dans le vaste monde. Je ne sais pas si cette histoire est vraie. Peut-être me la racontait-elle pour me faire plaisir. Peut-être la raconte-t-on dans d'autres lieux, dans d'autres guerres. Mais elle reste extraordinairement significative.

Je l'associe toujours à cette autre histoire que m'a raconté un soldat croate originaire de Vukovar. Il tenait avec son unité une ligne de front près de la ville assiégée, où se trouvaient encore ses parents. Ils étaient situés en haut d'une colline et, plus loin, en contrebas de leur tranchée, ils avaient disposé un champ de mines pour se protéger d'une attaque serbe. Ces mines étaient, si j'ai bien compris et que ma mémoire est exacte, d'un type spécial : apparentes, et reliées entre elles pour exploser toutes en même temps. Ils écoutaient les communications radio des officiers serbes postés en face d'eux, quand l'un a annoncé aux autres qu'il leur envoyait des « poulets » (« *pileće* »), de jeunes recrues à peine formées. Peu après, ils ont vu avec leurs jumelles arriver des camions, transportant les recrues en question. Des officiers les ont conduits au bord du champ de mines, et leur ont apparemment expliqué que chacun devait se saisir d'une mine puis la soulever en même temps que les autres. Quand un officier a donné l'ordre de le faire, et que les jeunes se sont exécutés, le champ de mines a explosé avec eux, puis l'armée yougoslave est passée à l'attaque. Pendant de longues secondes, m'a dit ce soldat croate, ils n'ont pas pu tirer. Là encore, je ne sais pas si cette histoire est vraie. Si c'est le cas, le plus probable est qu'il s'agissait de recrues albanaises.

Il existe entre ces deux histoires des ressemblances et des différences frappantes. Dans les deux cas, la technologie moderne, associée à la communauté de langue et la proximité en tous points, permet le franchissement mental de la ligne de front. Mais dans un cas, c'est d'abord l'identification à des gestes quotidiens et pacifiques qui permet l'évanouissement des appartenances guerrières, la réindividualisation

et la réhumanisation du combattant. Dans le second, c'est le choc et l'incompréhension face à la violence crue de la guerre.

Je me souviens que, lorsque j'habitais à Belgrade, le Centre culturel français avait organisé un cycle de conférences sur « *La pensée française* », rien de moins. Un des invités de ce cycle avait été Alain Finkelkraut, qui nous avait expliqué que le nationalisme était bon pour les Européens de l'Est mal désoviétisés, mais pas pour les autres, et dont un des premiers faits d'armes dans son long combat yougoslave avait été de renvoyer dans les cordes un ancien combattant évoquant fébrilement le front de Salonique et l'amitié franco-serbe. Un autre invité avait été Jacques Derrida, et je me rappelle avoir suivi difficilement mais ardemment son exposé sur l'expérience du front telle que rapportée, je crois, par Ernst Jünger et Teilhard de Chardin, et ses longs développements sur la manière dont le front fait se ressembler et unit les combattants. A quelqu'un qui lui demandait si nous n'étions pas en train de revivre la Première guerre mondiale, il répondit qu'il ne savait pas exactement, mais qu'il y avait au moins une différence : nous savions que la Première guerre mondiale avait eu lieu, nous savions ce qu'elle avait été, et là était notre responsabilité. Je me souviens aussi des entretiens accordés par Nenad Čanak à l'hebdomadaire « *Vreme* », et par Miodrag Živanović au quotidien « *Borba* », après leur retour du front. Nenad Čanak et Miodrag Živanović sont deux intellectuels serbes, l'un de Novi Sad et l'autre de Banja Luka, à qui leur opposition à la guerre a valu non pas une tournée des capitales européennes, mais un ordre de mobilisation. Dans « *Vreme* », Čanak expliquait que les volontaires qu'il avait côtoyés du côté de Vukovar étaient ceux-là même qui renverseraient Milošević, le jour où ils comprendraient la façon dont ils avaient été abusés. Dans « *Borba* », Živanović expliquait qu'au front il n'y a pas de nationalisme, car au front il n'y a rien, et surtout ni politiciens, ni télévision.

Revenir à Sarajevo et sortir de la guerre

Mon livre « *Bosnie, anatomie d'un conflit* » est hanté par ces histoires, par ces figures du voisin et du combattant ; il est le fruit de mon apprentissage de la guerre [40]. En février 1996, alors que ce livre paraissait à Paris, j'étais de retour à Sarajevo, après quatre ans d'absence. Les accords de Dayton mettant fin à la guerre avaient été officiellement signés le 14 décembre 1995, et la Bosnie-Herzégovine sortait d'un long cauchemar. Au cours de ce premier séjour dans la Bosnie d'après-guerre, j'ai d'abord été frappé par la restauration progressive des cadres spatiaux et temporels qui avaient disparu en

avril 1992. Empruntant des axes routiers restés longtemps inutilisables, les bus reliaient en quelques heures la côte croate à Sarajevo, Sarajevo à Tuzla. J'ai alors réalisé que la Bosnie-Herzégovine était un tout petit pays. Les gens, libérés de la nécessité de survivre jour après jour, revenaient sur un passé qu'ils ne s'expliquaient toujours pas, regardaient hébétés un avenir vide s'ouvrir à eux, ne savaient quoi faire de leur temps retrouvé. A Sarajevo, ville que je redécouvrais peu à peu, j'assistais à la réouverture des ponts séparant les parties bosniaque et serbe de la ville, et aux retrouvailles d'amis, de collègues, de voisins qui ne s'étaient pas vu depuis bientôt quatre ans. Ma logeuse, une Serbe ayant passé la guerre dans Sarajevo assiégée, expliquait en riant à un ami comment, un jour, la balle d'un sniper serbe était venue se loger dans une de ses fesses, qu'elle avait charnues. Cet ami, un Croate resté quant à lui dans le quartier de Grbavica, sous contrôle serbe, racontait qu'il s'était déclaré protestant, le jour où les tchetniks occupant le rez-de-chaussée de son immeuble étaient venus frapper à sa porte.

Pour moi aussi, ce retour à Sarajevo était le temps des retrouvailles. Je visitais la famille qui m'avait hébergé avant la guerre, mais ne trouvais que le père, à moitié paralysé suite à un accident cérébral, et traînant sa jambe morte dans un appartement vide. Sa femme et ses deux filles étaient parties en Italie au début de la guerre, ses filles s'y étaient mariées et avaient refait leur vie. Lui seul restait pour garder l'appartement. Je retrouvais le vendeur du kiosque de la Communauté islamique qui, avant la guerre, était situé devant la *baščaršijska džamija*, et avec lequel j'avais bu du café et discuté pendant de longues heures. Il me fit à nouveau rentrer dans son kiosque et, tout en me présentant les dernières publications religieuses du moment, me montra fièrement une photo de sa fille en maillot de bain, candidate à l'élection de « Miss Bosnie ». Pas de doute, j'étais bien de retour à Sarajevo.

Je revis aussi Mesud Hafizović, imam et professeur à la medressa de Sarajevo, dont j'avais longuement écouté et apprécié les prêches en mars 1992. Je lui avais envoyé plusieurs paquets de nourriture pendant le siège, et il me remercia pour le seul qui lui soit jamais parvenu, par le biais d'une association caritative protestante. Avant la guerre, Mesud Hafizović vivait à Grbavica, et il avait été détenu plusieurs mois dans un camp serbe, avant d'être échangé et de rejoindre Sarajevo assiégé. Le jour où je le rencontrais, il sortait à peine d'une rencontre avec un ancien voisin serbe : peu avant son arrestation, Mesud Hafizović lui avait confié quelques livres auxquels il tenait particulièrement, et ce voisin venait lui annoncer que ceux-ci

avaient passé la guerre sur son balcon, dissimulés sous le bois de chauffage, qu'ils étaient en bon état, et qu'il pouvait passer les prendre quand il le souhaitait. Comme beaucoup de familles musulmanes de Srebrenica, celle de Mesud Hafizović était en fait originaire d'Užice, en Serbie du sud, et ne s'était installée en Bosnie orientale qu'en 1878, après qu'Užice ait été rattaché au Royaume de Serbie. Un siècle plus tard, en 1996, de nombreux membres de la famille Hafizović manquaient à l'appel, et les survivants étaient réfugiés à Tuzla ou à Sarajevo. Mesud Hafizović me dit alors que, quand il pensait à l'histoire de sa famille, lui venait l'image d'un livre se refermant lentement, et dont on ne pourrait bientôt plus lire les pages. Après un moment d'hésitation, je lui demandais son explication du massacre de Srebrenica. Il me répondit simplement que, dans cette région, la guerre s'était menée « sang contre sang » (« *krv na krv* ») [41]. Aujourd'hui, je sais qu'il avait tort : le sang n'explique pas tout, et le livre ne s'est pas refermé. Mais Mesud Hafizović n'a jamais cessé d'être calme et digne, peut-être parce qu'il croyait en Dieu et appelait chacun d'entre nous à construire d'abord sa maison intérieure. Il est mort il y a peu de temps, et c'est à sa mémoire que je voudrais dédier ce texte, en espérant qu'il ne m'en tiendra pas rigueur.

D'une certaine manière, la parution de « *Bosnie, anatomie d'un conflit* » et mon retour à Sarajevo en février 1996 marquent pour moi la fin de la guerre. Mais j'ignore si celle-ci cessera jamais de m'habiter, et j'espère en tout cas apprendre un jour à y puiser de la force. Dans les années qui ont suivi, j'ai rédigé ma thèse de doctorat, avec les difficultés cérébrales et matérielles que connaissent tous les doctorants. Je l'ai soutenue en janvier 1999, et je ne l'ai toujours pas transformée en livre. Je suis aussi retourné à plusieurs reprises à Sarajevo et en Bosnie. Certains de mes textes ont été traduits dans le principal hebdomadaire sarajevien, « *Dani* » [42], et la maison d'édition « el-Kalem », liée à la Communauté islamique, annonce la traduction prochaine de l'ouvrage collectif que j'ai co-dirigé avec Nathalie Clayer [43]. En janvier 1998, des membres de la rédaction de « *Ljiljan* » ont voulu réaliser un entretien avec moi. Sur la photo parue en page de couverture, je porte un pull-over aux motifs bien connus, ceux des pulls tricotés dans le village de Sirogovino, en Serbie. Le chapeau introductif de l'entretien s'ouvre ainsi : « Pendant que nous faisons connaissance avec monsieur Xavier Bougarel, invité de notre rédaction, nous lui demandons : 'Pouvons-nous parler en bosniaque ?'. 'Malheureusement, je parle serbe', répond-t-il en bosniaque » [44].

[1] . Bien sûr , ce constat vaut également pour les personnes engagées en faveur de la Bosnie-Herzégovine, avec qui je me suis souvent trouvé en profond désaccord, et dont certains m'ont vivement attaqué dans leurs écrits. Sur les interrogations et les dissensions morales des milieux français ayant soutenu la cause bosniaque, voir entre autres B-H. Levy, « La liste, et après », *La règle du jeu*, n°14, septembre 1994, pp. 90-124 ; F. Martel, « Pour servir à l'histoire de notre défaite. L'élite' intellectuelle et morale' française et la guerre en ex-Yougoslavie (1991-1994) », *Le messager européen*, n°8, 1994, pp. 127-154 ; E. Wallon, « La guerre de Sarajevo a vraiment eu lieu. Notes sur l'engagement des artistes et des intellectuels », *Les temps modernes*, n°587, mars-mai, 1996, pp. 374-399 ; J-F. Narodetzki, *Nuits serbes et brouillards occidentaux. Introduction à la complicité de génocide*, Paris, L'Esprit frappeur, 1999.

[2] . Sur l'épreuve que peut constituer une recherche de terrain dans un pays en guerre, voir C. Nordstrom / A. Robben (ed.), *Fieldwork Under Fire. Contemporary Studies of Violence and Survival*, Berkeley, University of California Press, 1995. Sur le cas spécifique de l'ex-Yougoslavie, voir entre autres M. Povrzanović, « Etnologija rata : pisanje bez suza ? » [L'ethnologie de la guerre : écrire sans larme ?], *Etnolo(ka tribina*, n°15 (1992), pp. 61-80, ainsi que la thèse non-publiée de Ivana Maček sur Sarajevo assiégée (I. Maček, *War Within. Everyday Life in Sarajevo Under Siege*, University of Uppsala, 2000).

[3] . G. Orwell, *Hommage à la Catalogne*, Paris, Champ libre, 1984.

[4] . T. Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1994.

[5] . « Borba » (« Combat ») était le principal quotidien belgradois d'opposition, proche du Premier ministre fédéral Ante Marković, et sans doute une des sources d'information les plus complètes et les plus fiables de l'espace yougoslave. En décembre 1994, le pouvoir serbe parvint à s'emparer de « Borba ». La plupart des journalistes quittèrent alors ce journal devenu un simple torchon, et créèrent le quotidien indépendant « Naša borba » (« Notre combat »), qui disparut quelques années plus tard.

[6] . J'ai à l'époque décrit cette situation dans un article publié sous pseudonyme. Voir B. Useljenički, « Les 'traîtres'. Déserteurs et pacifistes dans la Serbie de Milošević », *Les temps modernes*, n°545-546, décembre 1991-janvier 1992, pp. 311-320.

[7] . Pour une analyse fine de l'atmosphère qui régnait à Belgrade pendant les années de guerre, et du rétrécissement des horizons intellectuels qui en a résulté, voir E. Gordy, *The Culture of Power in Serbia. Nationalism and the Destruction of Alternatives*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1999.

[8] . Sur le mouvement anti-guerre à Sarajevo avant avril 1992, voir la thèse de doctorat non-publiée de Neven Andjelić sur la Bosnie-Herzégovine des années 1980 (N. Andjelić, *Bosnia-Herzegovina : Politics and Society at the End of Yugoslavia*, University of Sussex, 1999). Un bref résumé de cette thèse a été publié dans la revue « *Balkanologie* ». Voir N. Andjelić, « L'évolution de la société civile dans la Bosnie-Herzégovine d'avant-guerre », *Balkanologie*, vol. IV, n° 1, septembre 2000, pp. 27-51.

[9] . J'étais venu à Sarajevo avec Ariane, ma compagne, pour lui montrer cette jolie ville, et en lui expliquant doctement qu'il n'y avait aucun risque, car les seuls incidents envisageables se dérouleraient à la campagne.

[10] . Les festivités du ramazanski bajram (en arabe : 'id al-fitr) marquent la fin du mois de ramadan et durent trois jours.

[11] . Sur la guerre comme expérience située dans l'espace, voir entre autres M. Povrzanović, « Identities in War : Embodiments of Violence and Places of Belonging », *Ethnologia Europea*, n°27, 1997, pp. 153-162. Cette inscription dans l'espace et dans le temps de toute expérience de la guerre explique les effets de filiation ethnique et d'appartenance générationnelle auxquels les chercheurs travaillant sur l'espace yougoslave n'ont pas échappé. Ainsi, j'ai toujours été surpris de voir à quel point les personnes ayant commencé à étudier la Yougoslavie avant et après 1991 avaient une perception différente des événements, et je suis sorti de ce constat prématurément vieilli. A ce sujet, voir J. Allcock, « Involvement and Detachment : Yugoslavia as an Object of Scholarship », *Journal of Area Studies*, n° 3 , 1993, pp. 144-160.

[12] . Sur l'imaginaire politique des Serbes au cours des années 1990, voir en particulier les différents ouvrages de I. Čolović, *Bordel ratnika* [Le bordel des guerriers], Belgrade : XX. vek (1993) ; *Pucanje od zdravlja* [Exploser de bonne santé / Exploser hors des limites de la santé], Belgrade, Krug, 1994 ; *Politika simbola : ogledi o političkoj antropologiji* [Politique du symbole : essais d'anthropologie politique], Belgrade : Radio B 92 (1997), ainsi que la thèse non-publiée de Marko

Živković (M. Živković, *Serbian Stories of Identity and Destiny in the 1980s and 1990s*, University of Chicago, 2001).

[13] . Voir par exemple la carte du siège de Sarajevo reproduite en page 93 de mon ouvrage « *Bosnie, anatomie d'un conflit* » (X. Bougarel, *Bosnie. Anatomie d'un conflit*, Paris, La Découverte, 1996).

[14] . Voir entre autres O. Carre / G. Michaud, *Les Frères musulmans*, Paris, Archives Gallimard, 1983 ; G. Kepel, *Le Prophète et Pharaon*, Paris, La Découverte, 1984 ; O. Roy, *L'Afghanistan, islam et modernité politique*, Paris, Seuil, 1985 ; O. Carre / P. Dumont (dir.), *Radicalismes islamiques*, Paris, L'Harmattan, 1986 ; G. Kepel / Y. Richard (dir.), *Intellectuels et militants de l'islam contemporain*, Paris, Seuil, 1990 ; O. Roy, *L'échec de l'islam politique*, Paris, Seuil, 1992.

[15] . Voir W. Lockwood, *European Moslems. Economy and Ethnicity in Western Bosnia*, New-York / London, Academic Press, 1974 ; C. Sorabji, *Muslim Identity and Islamic Faith in Socialist Sarajevo*, University of Cambridge, 1988, thèse de doctorat non-publiée ; T. Bringa, *Being Muslim the Bosnian Way. Identity and Community in a Central Bosnian Village*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

[16] . « *Da li će Bosna biti islamska republika ?* ». Je ne retrouve plus ce numéro de revue dans mes archives et je suppose donc que j'ai dû m'en débarrasser entre temps.

[17] . Voir X. Bougarel / P. Diallo, « *Les travailleurs musulmans à Renault-Billancourt : le repli* », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. VII, n°3, 1991, pp. 77-89.

[18] . Sur l'histoire de cette mouvance islamiste jusqu'à la création du Parti de l'action démocratique (SDA) et son accession au pouvoir en 1990, voir X. Bougarel, « *Un courant panislamiste en Bosnie-Herzégovine* », dans G. Kepel (dir.), *Exils et royaumes. Les appartenances au monde arabo-musulman aujourd'hui*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp. 275-299.

[19] . « *Muslimanski Glas* » (« *La voix musulmane* »), organe officieux du SDA, était dirigé par Džemaludin Latić, une des personnes condamnées avec Alija Izetbegović pour « *fondamentalisme islamique* » en 1983, et une large partie de son équipe rédactionnelle était constituée d'anciens élèves de la medressa de Sarajevo.

[20] . Darko Tanasković était professeur d'arabe, de turc et de philologie orientale à la Faculté de lettres, et Miroljub Jevtić enseignant à la Faculté de sciences politiques de l'université de Belgrade. Ils sont tous deux accusés par Norman Cigar, un expert américain d'origine croate, de figurer parmi les artisans intellectuels du génocide contre les Musulmans de Bosnie-Herzégovine (voir N. Cigar, *Genocide in Bosnia. The Policy of Ethnic Cleansing*, College Station, Texas A&M University Press, 1995). Dans un article paru en 1998, j'ai pour ma part tenté de montrer en quoi les positions intellectuelles et les choix politiques de Darko Tanasković, que je suis loin d'approuver sans réserve, doivent être distingués des délires monomaniaques de Miroljub Jevtić. Voir X. Bougarel, « L'islam et la guerre en Bosnie-Herzégovine : l'impossible débat ? », *L'Autre Europe*, n°36-37, hiver 1998 / 1999, pp. 106-116.

[21] . Voir X. Bougarel, « Discours d'un ramadan de guerre civile », *L'Autre Europe*, n° 26-27, hiver 1992 / 1993, pp. 171-197.

[22] . Pendant toute la guerre, je me suis demandé comment réagiraient ceux que j'avais connu à Sarajevo avant la guerre quand ils me reverraient. En septembre 1993, de passage à Ljubljana, je visitais la rédaction de « Muslimanski Glas » qui s'y était établie en partie. L'accueil cordial que je reçus me montra que j'avais été exagérément méfiant. Toutefois, c'est aussi à Ljubljana que j'ai connu la situation la plus menaçante pour ma propre sécurité. Visitant le siège local du SDA, au moment même où ce parti était ébranlé par une crise interne très violente, je m'y suis trouvé retenu de force par les permanents locaux du parti, qui s'étaient mis en tête de me faire dire pour quels services secrets je travaillais. Relâché au bout d'une bonne heure, je décidais de ne pas rester bloqué sur cette expérience désagréable et, après avoir repris mes esprits à la terrasse d'un café, me rendais à la rédaction du quotidien « Oslobodjenje » (voir note 24). Je tombais en pleine célébration du cinquantième anniversaire de ce journal, et c'est donc ragailardi et passablement éméché que, le soir même, je prenais un bus pour Zagreb. Par la suite, je me suis souvent demandé comment se serait terminée ma mésaventure si elle n'avait pas eu lieu dans la capitale slovène, mais dans une ville bosniaque telle que Zenica, Tešanj ou Zavidovići.

[23] . Zlatko Dizdarević, Ibrahim Spahić et Jovan Divjak sont trois figures francophones de Sarajevo assiégée. Zlatko Dizdarević était journaliste au quotidien « Oslobodjenje », et est notamment l'auteur d'un « Journal de guerre » publié en français (Z. Dizdarević, *Journal de guerre*, Paris, Spengler, 1993). Ibrahim Spahić était le directeur du

festival d'hiver de Sarajevo, auquel ont participé plusieurs troupes de théâtre françaises pendant les années de siège. Le général Jovan Divjak était membre de l'état-major de l'armée bosniaque et, en tant qu'officier supérieur serbe, était censé attester le caractère multiethnique de cette armée.

[24] . « Oslobodjenje » (« Libération »), principal quotidien bosniaque proche du Parti social-démocrate (ex-communiste), a été un des symboles de la résistance de Sarajevo. Les bâtiments abritant sa rédaction et son imprimerie, situés près de la ligne de front, ont été presque entièrement détruits par l'artillerie serbe.

[25] . X. Bougarel, Bosnie, anatomie d'un conflit, op. cit.

[26] . N. Malcolm, Bosnia, a Short History, London, Papermac, 1994, p. 220.

[27] . Lors de mon séjour à Belgrade circulait dans les milieux français la petite histoire suivante : jusqu'en 1991, l'ambassadeur de l'époque, ami de François Mitterrand et incorrigible pro-serbe, aurait eu pour slogan favori « si la Yougoslavie doit exploser, ce sera de rire ». Huit ans plus tard, Madeleine Albright et quelques autres penseront qu'il suffisait de bombarder vaguement Belgrade pendant deux ou trois jours pour faire plier Milošević sur la question du Kosovo.

[28] . J'ignore tout à fait si, à ce moment-là, la nouvelle des massacres était déjà connue.

[29] . X. Bougarel, Islam et politique en Bosnie-Herzégovine : le Parti de l'action démocratique, Paris, Institut d'études politiques, 1999, thèse non-publiée, pp. 15-16.

[30] . Une fois seulement, j'ai été confronté à une réaction vraiment agressive. En route pour Tuzla, je faisais étape à Zenica, où j'assistais à un concert de soutien à la Bosnie donné par un jeune pianiste allemand devant un parterre d'apparatchiks. Dans cette atmosphère sinistre et surréaliste, j'entamais une conversation avec un combattant fraîchement rentré du front, et passablement imbibé d'alcool, quand celui-ci m'expliqua soudain que tous les Français étaient des tchetniks, et que le mieux à faire était de les égorger. Je décidais donc d'abrégier la conversation, de mettre un terme à ma vocation naissante de mélomane, et de rentrer sagement à l'hôtel « Metalurg ». Dans la nuit, des cris d'ivrognes et des tirs de kalachnikovs retentirent au pied de l'hôtel. Le lendemain, plusieurs moudjahidin roulaient des mécaniques

dans la gare routière de Zenica, avec leurs tenues afghanes, leurs kalachnikovs et leurs 4 x 4. Dans ma paranoïa, je ne pouvais m'empêcher de penser que tout cela avait un rapport avec moi et, quand le bus pour Tuzla démarra, je poussai un grand soupir de soulagement.

[31] . Sur la guerre comme rupture de la normalité et sur les stratégies de restauration d'un semblant de normalité en contexte de guerre, voir I. Maček, *War Within. Everyday Life in Sarajevo Under Siege*, op. cit.

[32] . « Zmaj od Bosne » (« Le dragon de la Bosnie », surnom donné à Husein-kapetan Gradašević, ayan bosniaque originaire de la région de Tuzla, qui s'insurgea contre les réformes militaires et administratives ottomanes en 1831) était l'organe officieux du SDA local à Tuzla, et « Hikmet » (« La sagesse ») était un mensuel religieux d'orientation pan-islamiste et pro-iranienne, lié au muftijstvo (office du mufti) de Tuzla. Dans les deux cas, le principal animateur de ces publications était Adnan Jahić, jeune figure de proue des milieux islamistes locaux, qui devint après la guerre chef du groupe parlementaire puis porte-parole du SDA. Sur Adnan Jahić, voir X Bougarel, « Trois définitions de l'islam en Bosnie-Herzégovine », *Archives des sciences sociales des religions*, n°115, juillet-septembre 2001, pp. 183-201.

[33] . X Bougarel, « Bosnie-Herzégovine : anatomie d'une poudrière », *Hérodote*, n° 67, 4e trimestre 1992, pp. 84-147.

[34] . La profonde ambiguïté de la référence constante à l'islam bosniaque comme « islam européen et tolérant » est à resituer dans ce contexte. C'est du reste ce que note le Reis-ul-Ulema Mustafa Čerić lui-même, s'adressant en janvier 1994 à un public d'intellectuels laïcs : « Mes frères, n'oubliez pas que auparavant, nous ne tenions pas beaucoup aux pays islamiques, et que nous le faisons seulement maintenant, par nécessité. Notre relation aux pays islamiques est un rapport contraint, il n'est pas délibéré, réfléchi. Si les Européens avaient résolu notre problème, nous leur dirions : 'S'il vous plaît, ne faites pas en sorte que nous ayons des liens en dehors de l'Europe, vous là-bas, vous êtes l'Orient. Vous êtes l'Asie. Nous, nous sommes des Européens. Nous sommes des Blancs. Nous sommes quelque chose de super par rapport à vous' » (M. Čerić, *Islam ovdje i danas [L'islam ici et maintenant]*, Sarajevo : Vojna biblioteka n°3, 1994, p. 24).

[35] . Tadeusz Mazowiecki a été rapporteur spécial pour l'ex-Yougoslavie de la Commission des droits de l'homme de l'ONU entre août 1992 et juillet 1995, et Cherif Bassiouni a été le président de la commission d'experts chargée en octobre 1992 par le Conseil de sécurité de l'ONU d'examiner la question des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité dans l'ex-Yougoslavie.

[36] . D. Jovanović / G. Bundalo / M. Govedarica, *Iskorenjivanje Srba u Bosni i Hercegovini 1992-1993*, Belgrade, Rad, 1994.

[37] . En août 1995, l'armée croate lança une offensive-éclair contre la « République serbe de Krajina », et reprit en quelques jours le contrôle des territoires tenus depuis 1992 par les forces serbes, à l'exception de la région de Vukovar. Cette offensive provoqua un exode massif des Serbes de Krajina, s'accompagna de l'assassinat de plusieurs centaines de civils au moins, et a conduit le Tribunal pénal international de La Haye à inculper plusieurs généraux de l'armée croate. Il est probable que l'effondrement militaire de la « République serbe de Krajina » et l'exode massif de sa population ont été discrètement encouragés par Belgrade.

[38] . Les femmes de Srebrenica exigeaient de connaître le sort des hommes disparus au moment de la prise de l'enclave, et réclamaient des explications sur les responsabilités personnelles de Naser Orić, ancien commandant militaire de l'enclave, Izet Hadžić, gouverneur du canton de Tuzla, et Alija Izetbegović. Je me trouvais à Tuzla lorsque Naser Orić et Alija Izetbegović y sont arrivés précipitamment, et que les trois hommes ont rencontré les femmes de Srebrenica rassemblées dans une salle de sport. A un moment, une de ces grand-mères en dimije (pantalon bouffant) dont les télévisions se régalaient est montée à la tribune et a demandé à Izetbegović, en le regardant droit dans les yeux, de lui dire où était son fils. Pour la seule fois de ma vie, j'ai vu Izetbegović baisser le regard. Je regardais cette scène, retransmise en direct sur la télévision locale, avec un ami très engagé dans les rangs de l'opposition « citoyenne », et lui fis alors remarquer que cette représentante de la gent rurale, que les intellectuels bosniaques tendent généralement à considérer comme un bétail servile et stupide, posait des questions que lui-même n'aurait pas osé poser. Il est vrai que, à cette époque, les partis « citoyens » étaient déjà engagés dans leurs préparatifs électoraux, et que leur préoccupation principale était dès lors de savoir pour qui voteraient les femmes de Srebrenica.

[39] . En 1999, Svetlana Broz, petite-fille du maréchal Tito, a publié un recueil d'histoires de ce genre, sous le titre « Des gens de bien au

temps du mal : acteurs et témoins » (S. Broz, Dobri ljudi u vremenu zla : sudionici i svedoci, Banja Luka , Prelom, 1999). Mais son ton angélique et naïvement « yougonostalgique » lui fait perdre beaucoup de sa pertinence et de son efficacité.

[40] . Ce livre est aussi le résultat d'une urgence : pour écrire ma thèse sur l'islam, je devais d'abord dire ce que je pensais de la guerre. Quand la grande redistribution des cartes de l'été 1995 a annoncé la fin des combats, j'ai donc rassemblé les papiers que j'avais écrits jusqu'alors et les ai montrés à Serge Cordelier et Béatrice Didiot, co-directeurs de « L'état du monde ». Ceux-ci m'ont proposé de les refondre dans un petit livre, et m'ont aidé à le faire. Tardivement, mais de tout cœur, je les en remercie.

[41] . Pour une reconstitution du siège et du massacre de Srebrenica qui, à travers l'histoire d'une famille musulmane, insiste sur cette dimension des événements, voir C. Sudetic, Blood and Vengeance. One Family's Story of the War in Bosnia, New York / London, Norton & Company, 1998.

[42] . « Dani » (« Les jours ») s'appelait « Naši dani » (« Nos jours ») avant la guerre, et était alors l'organe de la jeunesse socialiste de Bosnie-Herzégovine. Devenu indépendant à la fin des années 1980, et ayant réussi à paraître pendant la guerre, « Dani » a eu de vives polémiques avec le SDA et la Communauté islamique. Il est souvent considéré comme le plus important et le plus fiable des hebdomadaires bosniaques.

[43] . X. Bougarel / N. Clayer (dir.), Le nouvel Islam balkanique. Les musulmans, acteurs du post-communisme (1990-2000), Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

[44] . « Islam je zajedničko blago svih ljudi koji žive u Bosni » [L'islam est le trésor commun de tous ceux qui vivent en Bosnie »], Ljiljan, vol. VI, n° 263, 28 janvier 1998, pp. 7-9.